

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue Quart de siècle

Élie Castiel

Numéro 247, février–mars 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2007). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : quart de siècle. *Séquences*, (247), 10–11.

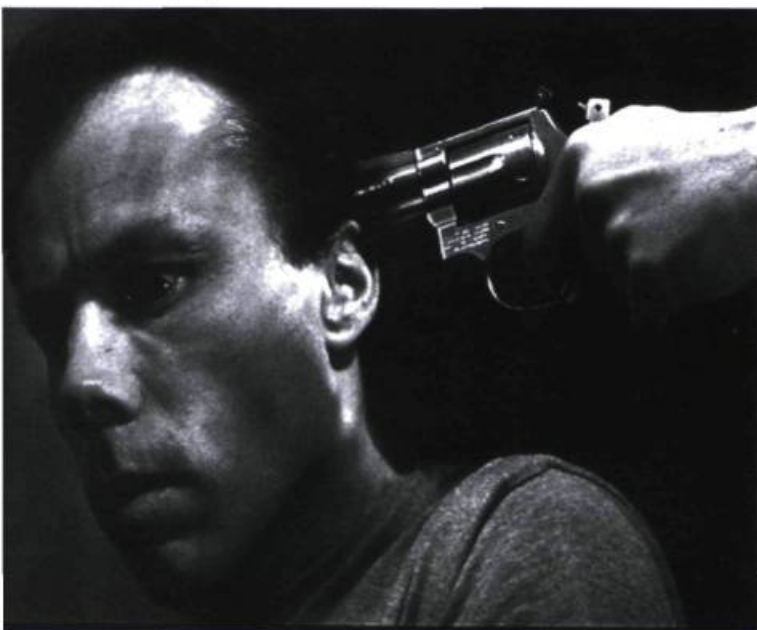
FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

QUART DE SIÈCLE

On s'attend toujours au meilleur chaque fois qu'il est question de fêter un anniversaire portant un chiffre rond. Dans le cas de la 25^e édition du FCIAT, aucune surprise de taille si ce n'est le professionnalisme légendaire des programmeurs et des bénévoles, toujours accueillants, solidaires, utiles et agréables. Côté film, une liste des sorties prochaines que les distributeurs montréalais ont bien voulu soumettre aux organisateurs.

ÉLIE CASTIEL

Si l'univers cauchemardesque où des hommes parient sur la vie d'autres hommes est un sujet qui vous fascine, vous serez conquis par la maîtrise de la mise en scène de **13** (Tzemeti) de Gela Babluani. Peinture d'un monde où la vie n'a plus aucune signification et où la loi du plus fort l'emporte sur tout. On peut ressentir un certain ennui devant ce défilé de victimes innocentes, mais on ne peut rester de marbre devant le travail accompli par un jeune réalisateur, grand observateur de son époque.



13 (Tzemeti)

Si c'est plutôt l'univers de l'enfance qui vous intéresse, allez du côté de **Comment j'ai fêté la fin du monde** (Cum mi-am petrecut sfârșitul lumii) du Roumain Catalin Mitulescu. En 1989, dernière année de la dictature de Ceausescu, un enfant tente avec ses camarades de mettre au point un plan pour tuer le dictateur, qu'il accuse d'être la cause du départ de sa sœur pour l'étranger. Joli canevas prétexte à une satire politique d'une brillante efficacité, menée par des comédiens à l'aise dans des rôles exigeants.

La comédie d'Éric Cuvanyan, **Il ne faut jurer de rien**, vaut beaucoup plus par ses décors et ses costumes (du Paris de 1830) que par son propos, récit romantique comme on en a déjà vu.

Même chose pour **Je vous trouve très beau**, d'Isabelle Mergault. Dans la campagne française d'aujourd'hui, des personnages incarnés adroitement par Michel Blanc et Medeea Marinescu tentent de vivre un amour impossible et improbable. D'Israël, par contre, **Close to Home** (Karov la-Bayit) se présente comme une satire sociale intéressante de la vie militaire. La question que le film de Dalia Hager et Vidi Bilu semble se poser est de savoir si le service militaire peut affecter la vie privée. Ici, les deux personnes affectées à des fonctions de patrouille dans les rues de Jérusalem sont des femmes soldats. Toute la différence est là.

La grande surprise de cette 25^e édition aura été **Les Cavaliers de la canette** de Louis Champagne. Un des films de gars les plus impressionnants faits au Québec. Malgré les rumeurs, Champagne n'évoque aucun des cinéastes québécois d'autres générations. Au contraire, il construit une œuvre originale et audacieuse où la parole, le geste, le regard, l'étrange et le poétique s'unissent comme par magie pour se transformer en un film sur l'univers masculin à la fois essentiel, fugace, dérangeant et d'une amertume si impitoyable qu'il en devient émouvant.

Si c'est plutôt l'univers de l'enfance qui vous intéresse, allez du côté de **Comment j'ai fêté la fin du monde... joli canevas prétexte à une satire politique d'une brillante efficacité, menée par des comédiens à l'aise dans des rôles exigeants.**

Jack et Jacques

Un acteur médiocre est choisi pour jouer un rôle de troisième ordre dans une méga-production hollywoodienne tournée à Montréal. Ce canevas donne l'occasion à Pierre Lebeau de s'auto-parodier (il se prend pour nul autre que Jack Nicholson). La mise en scène de Marie-Hélène Copti épouse adroitement les codes de la narration classique. Elle se permet par ailleurs quelques jolies trouvailles formelles et son message (conflit générationnel, implication du comédien, mondialisation en matière d'art) est clair et plutôt précis. Le court métrage, lieu de toutes les expérimentations et de tous les mélanges, se permet ici quelque chose d'insolite : faire populaire. Nous devons avouer que c'est quand même réussi.



Marie-Hélène Copti

MARIE-HÉLÈNE COPTI

« J'ai choisi de faire un film populaire ... »

Elle suit des cours de théâtre à Saint-Hyacinthe, se dirige ensuite vers la réalisation radiophonique, pour ensuite réaliser Couture (2003), son premier court métrage, Médaille de bronze au Festival Brno 16, en République tchèque. En 2005, elle obtient son diplôme de l'INIS où elle signe 300 secondes. Et ensuite Jack et Jacques en 2006. Marie-Hélène Copti s'explique.

Quelles étaient vos intentions dans Jack et Jacques ?

À la base, comme je viens du monde des acteurs, je voulais construire une fiction autour de ce sujet. J'avais envie de parler de ce que je connais. Je voulais également placer le comédien dans une situation conflictuelle, certainement pas à son avantage, et prendre ainsi le pouls d'une certaine réalité.

Pourquoi le cinéma ?

C'est un grand sujet, inépuisable. Quoi qu'il en soit, pour ne pas être rébarbative, j'ai choisi de faire un film populaire, grand public, tout en essayant d'insérer une réflexion sur le métier de comédien et sur celui du cinéma tout simplement.

Deux discours s'entrecroisent, mais n'arrivent pas à se conjuguer.

En effet, il y a le discours du personnage incarné par Pierre Lebeau et celui du personnage joué par François Bernier. Deux générations s'affrontent et ne se comprennent absolument pas. Cela aussi, c'est une réalité. J'aime aussi jouer avec les archétypes et les icônes (comme Jacques Jobin qui se prend pour Jack Nicholson).

Chaque plan, chaque cadrage, chaque mouvement de caméra est étudié. Rien n'est le fruit du hasard, mais le résultat d'un processus de création, de réflexion et d'organisation.

L'attitude je-m'en-foutiste du jeune caméraman est le reflet d'une certaine génération actuelle.

Oui, c'est vrai. Même si au fond, il n'a pas tout à fait tort puisque Jobin n'a ni le charisme ni le talent pour incarner le rôle qu'on lui propose. Mais il y a également chez le jeune homme qui le filme un certain cynisme, un sarcasme qu'on retrouve chez les jeunes d'aujourd'hui. En fait, les deux personnages, chacun à sa façon, sont des antihéros.

À l'heure où la majorité des courts-métragistes tournent en vidéo ou en HD, vous vous permettez le 16 mm.

La grande majorité des jeunes cinéastes auraient tourné en 16 mm ou en 35 mm s'ils en avaient eu la possibilité. Comme j'avais envie de faire un film sur le cinéma, il fallait que le support utilisé coïncide avec le sujet.



Pierre Lebeau dans Jack et Jacques

Et pour la forme, comment avez-vous travaillé ?

Chaque plan, chaque cadrage, chaque mouvement de caméra est étudié. Rien n'est le fruit du hasard, mais le résultat d'un processus de création, de réflexion et d'organisation.

Les courts métrages distribués par des grands distributeurs ne sont pas monnaie courante. Vous sentez-vous chanceuse sur ce point ?

Bien entendu, et je remercie Christal. J'ai soumis mon film sans m'attendre à quoi que ce soit. J'ai eu la chance d'être choisie. Je remercie la providence. Mais c'est aussi une pratique qui devrait être de plus en plus courante. C'est ce qui manque au cinéma québécois en matière de diffusion.